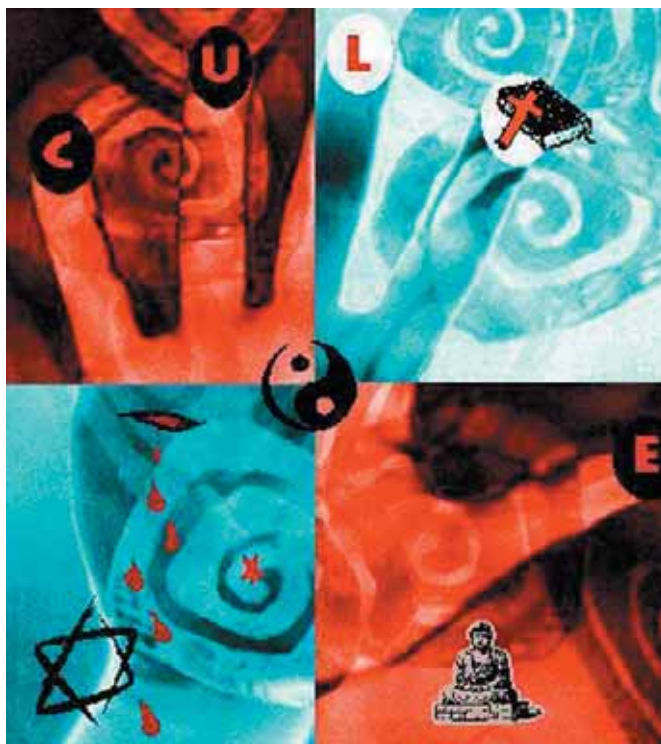


Le temps
de la chambre.
«double»
s'endort. Parfois
pour le temps.
et à la surface.
aux Chagrins

Coeur double

Décembre 2005, numéro 43

DOMPTEURS DE MONSTRES



Dompteurs de monstres

CŒUR DOUBLE, numéro 43, décembre 2005
Cégep du Vieux Montréal
255, rue Ontario Est
Montréal (Québec) H2X 1X6

CŒUR DOUBLE est une publication du CANIF,
le Centre d'animation de français du cégep du
Vieux Montréal.
© Tous droits réservés.

Dépôt légal : mars 1991
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

Éditique : Communications CVM (26300)
Impression : Reprographie CVM

Ce numéro de **CŒUR DOUBLE** est accessible sur
Internet : www.cvm.qc.ca

Renseignements :
le CANIF, (514) 982-3437, poste 2164

Illustration : Raul Huaman, *Culte*, 2005

Canif

LA F  **NDATION**
du cégep du Vieux Montréal

Pour Aude,
la belle dompteuse

Et pour nous,
futurs dompteurs éclairés

Treize élèves inscrits dans un cours obligatoire de littérature québécoise s'inspirent du roman *La Chaise au fond de l'œil* de Aude, publié pour la première fois en 1979. Le travail consiste à forcer les mots ou les images à dire un malaise, à l'exprimer par le moyen de la création, à le sortir de soi pour s'en libérer.

Le monstre, c'est ce qui bouscule, ce qui dérange, ce qui fait mal, ce qui empêche de grandir, de s'épanouir. La fiction devient alors un refuge, un lieu sûr, une amie attentive aux éclats lumineux. C'est cette lumière qui doit sortir gagnante des monstres les plus obscurs.

Savoir identifier le monstre, pouvoir l'exprimer sans censure au moyen des mots ou des images sont les premières étapes de ce travail. La distance vient ensuite, nécessaire. Ce sont les sentiments lucides, reliés au défoulement, qui assurent minutieusement la fin de ce travail.

Dans ces textes, vous trouverez des voix inquiètes, des constats douloureux sur notre monde, des questionnements essentiels, mais aussi des voix claires qui écoutent, qui regardent... et qui agissent.

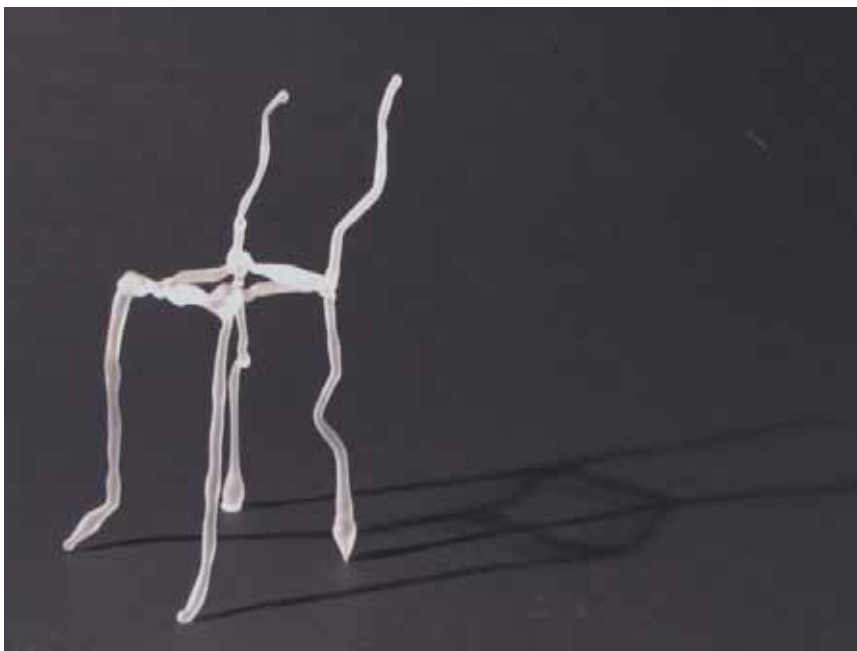
Ce *Cœur double* est une expérience inoubliable : l'énergie qu'il a donnée nourrira la rêverie bienfaisante encore bien longtemps.

Bonne lecture,

Denise Ally
Professeure

Éliane Paul-Hus
Métiers d'Art, Verre

Fragilité



Stéphanie Sauvé
Arts plastiques

MORCELÉE

Un jour je me suis levée

Deux visages

En moi un monstre insensé
Et sans faim
Est venu tout saccager

Faim, **dispersion**, destruction, acceptation, faim, obsession,
distinction, mutilation, suicide, faim..

J'ai alors tenté
De me faire chevalier
En moi un éternel combat

Faim, **dispersion**, destruction, **ACCEPTATION**, faim, obsession, distinction,
mutilation, suicide, faim...

Je me suis levée

Deux visages

Pour défendre mon âme
Emmurée dans un sourire doux
Cherchant l'arme quelque part ensevelie

Qui effacera en moi le visage de ce monstre insensé

Maryse Martel
Travail social



L'œil ailleurs

Mille morceaux en son âme

*Visage disparu... Aveugle... Guide troublé...
Chemin introuvable... Perdu*

Dévorée de l'intérieur...

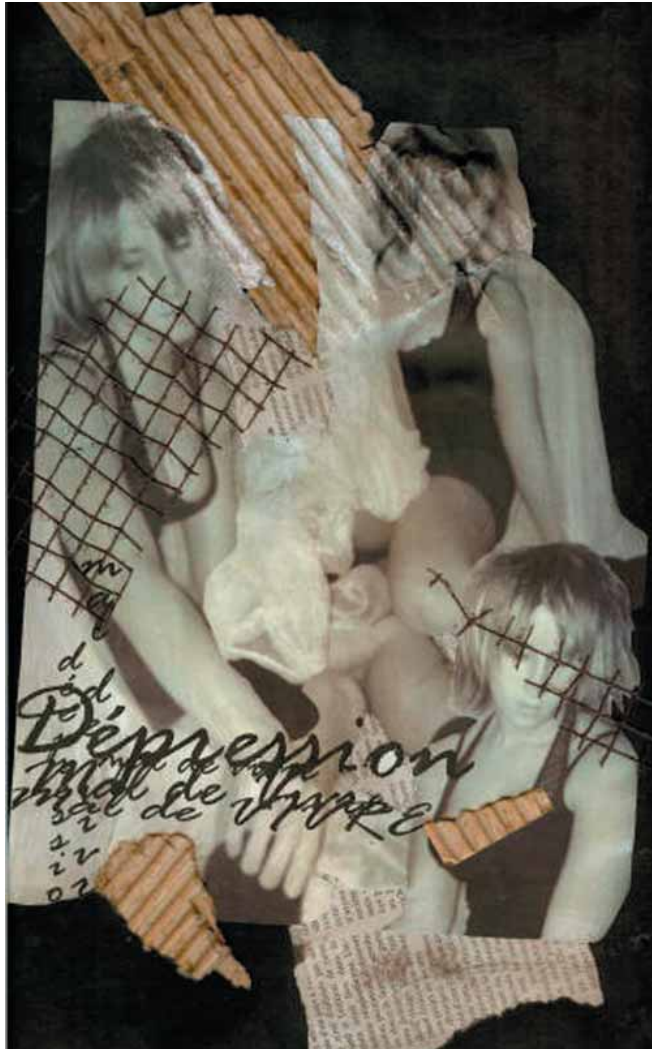
Malmenée par le passé brûlant, flamboyant qui la consume

L'effroyable... Toujours empêchée de s'envoler... Par la peur...

Liée par le MONDE

Immobilisée

Andrée-Anne Croft
Graphisme



Et si j'étais là pour toi...

Éliane Paul-Hus
Métiers d'art, Verre

Abandon



Valérie Roy
Arts et lettres

MUSIQUE

*Reclus, duramen d'une infernale cohue,
Pulsation tonitruante,
Inharmonie assourdissante de chahut,*

Je sens ma mort imminente.

*Tourbillon déchirant de sons chaotiques,
Mon âme s'élève aux enfers
À l'audition de cette odieuse rythmique.*

*Une ambiance morbide embrase la foule
Je sens la furie de ma passion léviter
(Je crois que je perds la boule)*

Or

*Ce n'est point dans l'abîme que je trouverai
La matérialité de mes prières.*

Jean-Luc Bisson
Arts plastiques

Une partie du décor

C'est un individu.
Il suit un chemin déjà tracé,
Soumis, sans desserrer les mâchoires.
Il suit la route sinueuse, source de censure,
Étrangère à ses silencieux désirs.
Sa pensée souffre de la sentence de l'absence d'évasion.

Souvent il se plaint.
Sa plainte n'est pas assez forte,
Comme un petit bruit dans un coin.
Sa plainte est juste un peu gringante,
Pas assez pour être dérangeante...
Elle fait partie de l'atmosphère, c'est tout.

Il marche sans cesse,
Désarticulé par la mécanique imposée.
Poussé à ne plus s'enliser,
Cet individu a les yeux ouverts.
Il cherche un support
Pour sortir du décor.

Éliane Paul-Hus
Métiers d'art, Verre

Solitude



Geneviève Dauphin-Johnson
Sciences humaines, Optimonde

La Belle Mireille

Un soir, Mireille, 39^e pensionnaire du centre pour personnes âgées « Le Château du Repos », s'assoit dans son fauteuil de velours rose qui se trouve au fond de son petit appartement noir. Recourbée devant son écran de télé, elle attend que sa soirée commence. Au programme, à 18 h, « Janette Bertrand Raconte ». À 19 h, « Star Académie » présente sa finale, et, à 20 h, Ricardo popote. Quelques trois heures plus tard, Mireille éteint sa télévision avec un sentiment étrange : l'odeur du chou à la crème de Ricardo lui lève le cœur, les cris de Marie-Hélaine et de sa fameuse chanson Malade bourdonne à son oreille. Mais ce qui la dérange le plus reste le mot de la fin de l'émission de Janette : « Vous n'êtes pas seul, je vous écoute... » C'est alors que Mireille se rend compte de l'absurdité de ces mots. Elle se dit :

Qui c'est qui est supposé de faire en sorte que chus pas tout seule ? Hein ? C'est qui ? Sûrement pas elle, la Jeannette, est ben fine à tévé, mais ma vie, c'est pas un talkshow ! Chus tu seule pis pour vra ! c'est pas le p'tit verat d'François qui vient une fois par trois mois quand y'a pus d'argent ou encore Armand, son père, mon fils, qui vient m'dire que j'dépense trop su ma carte de crédit... Y pense à son héritage, lui, pas à moé ! Ben, c'est qui ? L'infirmière ? Celle qui me drogue toué matins ? Ça doit être elle, mon amie, mon remède contre la solitude... Chus vraiment tu seule au fin fond, tu seule pis hantée par des sourires frettes, figés su des photos noir et blanc. Casée dans une prison dorée, moé, pis les autres débiles ! On nous nourrit à p'tite cuillère, on

nous savonne quand ça commence à sentir, on nous réveille le matin, pis, le jour qu'on paye not' pension, on a du jus d'orange au lit ast'heure!

Ben écoute, j'comprends, Armand y a pas qu'ça à faire s'occuper de sa vieille mère. Entre ses p'tits monstres au pensionnat, les REER à banque, les avocats du divorce à payer, moé, chus loin d'arrière! Mais un jour, ça sera lui le déplumé, celui qu'on méprise, pis y va être trop tard pour faire de quoi! Les robots vont leux servir leux p'tites granules accompagnées d'un repas pas mangeable fait avec des micro-cellules, ou quelque chose de même. Pis l'bout de la mardé, comme y disent, c'est qu'y pourront même pu passer l'temps à regarder l'horizon en quête de vie : y auront pu d'fenêtres, trop dangereux pour leux poumons noirs de crasse de char. Pis un jour, Paf! Une claque dans face! Heille!... Paf! Une autre! Et Paf! Paf! C'est là qui vont comprendre que c'est des coups de pinceaux qui te balaient la figure, ceux du bon yeu qui t'fa ton d'arnier maquillage.

Tristan Gutierrez-Garcia
Sciences de la nature, Musique

LA BULLE DE VERRE

IL EST MINUIT ET DEMI, C'EST LUNDI SOIR, ET JE VIENS DE FINIR DE REGARDER *LA VIE LA VIE* EN FRANÇAIS SOUS-TITRÉ EN ANGLAIS SUR CBC. ÉTONNAMMENT, J'AI TROUVÉ ÇA PAS MAL DU TOUT. JE ME SUIS MÊME SURPRIS EN TRAIN DE RIRE PENDANT LES DEUX ÉMISSIONS (ILS LES PASSENT EN RAFALE). COMMENT SE FAIT-IL QUE J'AI JAMAIS REGARDÉ ÇA SUR RADIO CANADA? J'AI ENCORE DES PRÉJUGÉS SUR CETTE ÉMISSION : ELLE EST AIMÉE PAR TROP DE GENS POUR QU'ELLE AIT UN QUELCONQUE INTÉRÊT POUR MOI. PARCE QUE MOI, JE NE ME SENS PAS COMME TOUT LE MONDE, JE SUIS DIFFÉRENT ET UNIQUE À PART DE ÇA. J'AIMERAI BIEN SAVOIR OÙ SE SITUE CETTE FRONTIÈRE ENTRE LES GENS ORDINAIRES ET LES AUTRES QUI SONT EXTRAORDINAIRES, COMME MOI. JE REFUSE D'ÊTRE ÉGAL AUX AUTRES. À FORCE DE ME FAIRE RÉPÉTER, DÈS MON PLUS JEUNE ÂGE, QUE JE SUIS MAGNIFIQUE, INTELLIGENT ET UNIQUE, J'AI FINI PAR EN ÊTRE PERSUADÉ. JE VEUX FAIRE MON PROPRE BOUT DE CHEMIN UNIQUE DE MON CÔTÉ, À PART DES AUTRES. VIVE LA PERFORMANCE INDIVIDUELLE!! DE TOUTE FAÇON, MOI, ÇA NE M'INTÉRESSE PAS DE CHANGER LES CHOSES. LE POUVOIR, ON LE SAIT, APPARTIENT À UNE GANG DE VIEUX ESCROCS QUI PRÉFÈRENT JOUER AU GOLF QUE DE DIRIGER LA NATION. LE POUVOIR COLLECTIF, ÇA N'EXISTE PAS! CEUX QUI CROIENT QUE LE POUVOIR EST EN CHACUN DE NOUS SONT DES RESCAPÉS DE WOODSTOCK. LE PROBLÈME AVEC LES WOODSTOCKEUX, C'EST QU'IL Y EN A TROP, BEAUCOUP TROP. ILS VEULENT SAUVER LA PLANÈTE, M'OBLIGER À ACHETER DES PRODUITS BIOLOGIQUES QUI COÛTENT LA PEAU DES FESSES, M'INTERDIRE DE PRENDRE MA VOITURE, DE FUMER EN PRENANT MA BIÈRE, ET ILS ARRIVENT MÊME À ME FAIRE SENTIR COUPABLE D'ALLER MANGER

AU MC DO. MOI, JE ME SENS TRÈS BIEN AVEC MON UTILITAIRE SPORT, MON ESSENCE SUPRÊME ET MON NESCAFÉ. J'AI PAS ENVIE DE FAIRE PARTIE D'UNE RANGÉE DE DOMINOS QUI ATTEND QUE CELUI QUI EST DEVANT LUI TOMBE POUR QUE LE MONDE BOUGE. COMME J'AI PAS LE CHOIX D'ÊTRE DANS LA RANGÉE, MOI, JE ME SUIS CONSTRUIT UNE BULLE, UNE BULLE DE VERRE IMPERMÉABLE, INCASSABLE, INFRANCHISSABLE, IMPÉNÉTRABLE... INSUPPORTABLE.

Annie Paquin

Métiers d'art, Céramique

Bonjour Louise

De : Marie-Andrée<Mari-a.p@hotmail.com>
Envoyé : 26 novembre 2005 09 :14 :36
À : Louise Poulin<Louisepo@hotmail.com>
Objet : Explications...

Bonjour Louise,

Je sais qu'on va se voir mardi prochain et qu'on a rendez-vous jeudi, mais je dois t'expliquer pourquoi je n'ai pu entreprendre le travail que tu m'as demandé de faire. Je sais : je n'ai pas répondu à tes attentes. Ce n'est pas parce que je suis paresseuse ou peu fiable, c'est juste que je manque de temps.

Je travaille 22 heures par semaine en plus de l'école. Le seul temps libre que j'ai, c'est le lundi après-midi. Mais mon copain veut absolument passer du temps avec moi. Une chance que je n'ai pas d'enfant, ma vie rétrécirait encore plus. Mes jours, en ce moment, sont trop chargés pour penser. Je trouve ça malsain, mais je n'ai pas le choix : je suis prise dans un engrenage.

Le lundi matin, je vais à l'école et, l'après-midi, je suis avec le « chum ». Le mardi matin, je travaille et, l'après-midi, je suis encore à l'école. Une chance que mon copain finit de travailler à minuit les lundi et mardi soirs ; j'ai la paix durant ces deux soirées-là pour faire des travaux toute seule, sans être dérangée. Mais souvent j'ai besoin de ce temps pour faire des recherches pour mon cours de marketing. Le mercredi après mon cours de tournage, je suis complètement crevée : j'ai mal à la nuque et dans le dos.

Les jeudi et vendredi sont des journées aussi intensives que le mercredi (de 8 h le matin à 6 h le soir dans les ateliers). Quand je rentre chez-moi, le temps de souper, de laver la vaisselle, de faire la lessive, de prendre un bain, il est environ 9 h et mon copain arrive de travailler à 9 h 15. Je n'ai même pas le temps d'ouvrir un livre, je suis fatiguée. Je travaille la fin de semaine.

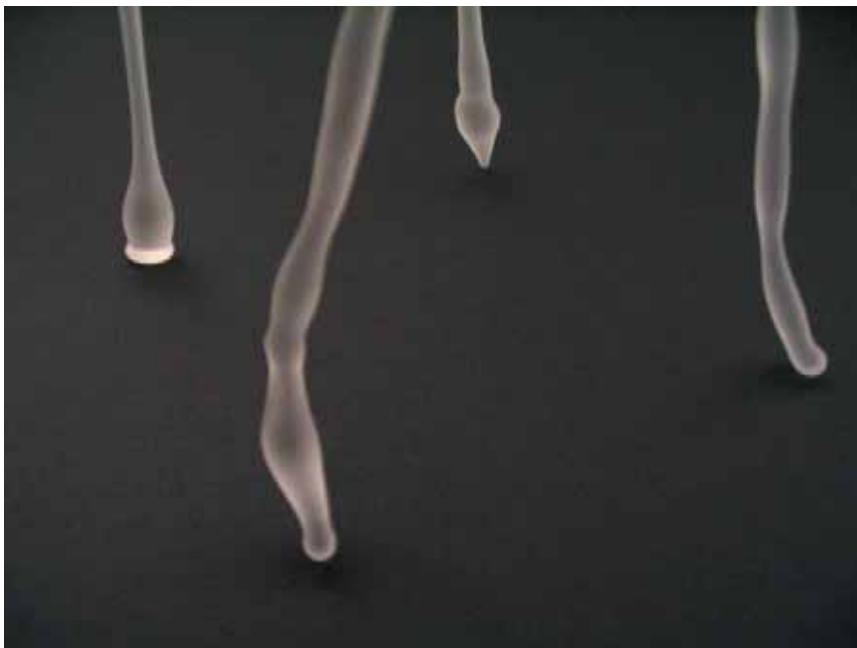
J'espère que tu comprendras un peu mieux mes absences, même si le manque de temps ne m'excuse pas pour autant. Je regrette tellement le temps où j'habitais chez nos parents, où le repas était servi sur la table chaque soir, mon linge lavé, le ménage fait... Quelle idée aussi d'être une étudiante à 34 ans alors que je suis à l'âge de procréer et de fonder une famille ! Je m'interroge constamment si j'ai fait les bons choix dans la vie, mais à quoi bon perdre son temps à réfléchir, je ne suis plus sûre de rien. Je ne sais pas si c'est une bonne chose d'être à l'école, parfois j'ai envie de tout laisser tomber. Je ne le ferai pas, je vais persévérer. Je vais bientôt planifier l'essentiel : ma vie amoureuse et personnelle. Ne t'en fais pas, j'aurai bientôt du temps pour toi. Je m'excuse. Je n'aurais pas dû te promettre de t'aider dans tes projets de rénovation. J'aime tellement la décoration... Mais je n'ai vraiment pas assez de temps. Sois patiente, dans quelques mois, j'aurai fini l'école. Tu es ma sœur et je ferais n'importe quoi pour toi.

Je t'aime gros.

Marie-Andrée XXX

Éliane Paul-Hus
Métiers d'art, Verre

Sabots de verre



Karyn Bellamy-Dagneau
Arts plastiques

Mort Naturelle

Il était une fois, une femme sans âge qui vivait dans une maison végétale ceinturée d'arbres séculaires. On racontait d'ailleurs qu'elle les avait ensemencés elle-même. S'il était rare de ne distinguer que sa silhouette profilée dans une fenêtre faiblement éclairée, il n'était jamais arrivé à quiconque de la voir sortir dans son jardin le jour ni même de la surprendre vêtue autrement que de noir. Depuis si longtemps, si longtemps qu'elle était dans la région, que les gens des villages alentour rapportaient fièrement que leurs plus lointains ancêtres avaient vécu du temps de sa première jeunesse. Dans ces villages, on prêtait tant de pouvoir à cette femme que l'on chuchotait secrètement qu'elle était Fiara, la fille même de Niniane, la voyante, la souveraine de la forêt armoricaine. Mais les générations la laissaient tranquille : elle ne faisait que vivre sa vie, si longue a-t-elle pu être.

Un soir, Fiara se réveilla sur la noirceur qui naissait et se leva de sa berceuse dans laquelle elle s'était endormie. Elle se trouvait dans une chambre envahie par une végétation grimpante qui tapissait tous les murs, sauf un grand miroir aux ornements baroques. Fiara s'en approcha doucement. Dans la glace, de fines lignes argentées formèrent aussitôt une large toile d'araignée, et il retentit dans le silence une petite détonation. Fiara contemplait les éclats qui se ternissaient sans lui renvoyer son reflet. Dans sa maison, les miroirs craignaient toujours son image et se brisaient dès un mouvement de sa part pour se reformer dès son sommeil. Les feuilles des lierres frémirent, et les poutres de la baraque craquèrent dangereusement, menaçantes et rancunières. Mais Fiara s'en souciait peu. Elle se dirigea à la cuisine et la mesure émit une nouvelle plainte, plus forte, définitive, qui fit arrêter l'élan de la vieille femme. Une tige chargée de lourdes feuilles vertes rainées de rouge se détacha du mur végétal pour choir sur le sol dans un bruit assourdi par l'air lourd et poussiéreux et révéla une petite peinture en camaïeu. Fiara reconnut l'œuvre... Les prunelles au fond de ses yeux enfoncés se rétrécirent tout à coup et le visage parcheminé de Fiara devint aussitôt celui d'un fantôme. Dans la toile, une toute jeune fille tournait le dos et regardait dans

une glace dans laquelle son visage d'une beauté fragile brillait de vérité. Fiara, d'une main un peu nerveuse, tâta ses joues creuses, caressa ses lèvres sèches et craquelées. Un sanglot s'échappa de sa gorge. Depuis si longtemps qu'elle portait le deuil de sa jeunesse, le deuil de sa propre disparition, qu'elle en avait même oublié son existence. Elle était le fantôme hanté de la mesure qui souffrait sans plainte, qui perdurait inconsciemment. La maison végétale craqua, grinça. Dehors, le vent hurlait, un rideau de pluie tomba soudainement. Le tonnerre grondait, les énormes branches des arbres noueux frappaient la maison. Leurs larges feuilles, ruisselantes de pluie, aux multiples reflets miroitants, bruissaient dans une tempête de fin du monde. Fiara avait l'impression que le déchaînement naturel était pour elle. Chaque éclair reflétait sur les énormes feuilles dansantes et mouillées ce que Fiara voyait : son visage décharné, son allure étique, ce qu'un corps issu de la création du monde ressemblait à cet âge. Sans pitié pour elle, la tempête atteignit son paroxysme : la foudre abattit tous les arbres séculaires du jardin qui s'effondrèrent sur le taudis en une embrassade mortelle, finale. La Nature détruisait sa plus vieille création, la forêt reprenait son règne sylvain. Le Temps venait à bout des racines les plus récalcitrantes.

Marie-Luce Audet

Arts plastiques

Avant-goût d'orage

— Est-ce que tu agis toujours aussi violemment ? lui demanda-t-il.

— Oui, qu'est-ce qu'il y a de mal à ça ? C'est ainsi qu'est mon caractère. Que veux-tu que j'y fasse ?

— Rien.

Il l'observa fixement. Elle était assise sur le rebord de la fenêtre, sa jambe droite pendait paresseusement jusqu'au plancher et son regard se perdait dans un horizon où lignes et couleurs se confondaient en un capharnaüm doux à ses yeux uniquement. Tout dans les traits de son visage laissait voir sa brutalité, son impulsivité : son menton volontaire, ses yeux d'acier, son nez déterminé, son corps souple d'une infinie agilité et une musculature fine bien que peu apparente. Ses cheveux courts blonds lui tombaient sur le visage, lui donnaient un semblant de virilité, un air de garçon avant examen minutieux. En fait, ce qu'il avait répondu était faux, il savait qu'il lutterait toujours contre toute forme de violence, qu'elle soit verbale ou physique. Il était ainsi. Elle, elle le dévisageait toujours. Elle lisait dans son esprit aussi facilement qu'elle l'aurait fait avec un livre.

— C'est faux ! répondit-elle, en plongeant ses yeux froids dans les siens.

Il se sentit dénudé, vulnérable devant cette nature turbulente qui se communiquait à la sienne.

— Tu sais très bien que ton caractère est plus vaste que ça. C'est un champ dont certaines parties sont plus fertiles que d'autres, dont quelques-unes restent dans l'ombre, délaissées par ta crainte de les affronter.

Il était si simple et si prévisible. Même sans se fondre dans sa tête, elle connaissait déjà toutes ses réactions. Si faible, il avait du mal à se défendre. Il avait un visage carré, le nez droit, volontaire, mais les yeux doux d'un agneau.

Ses cheveux en bataille, un peu plus longs que les siens, de la même couleur, ajoutaient à son air rebelle involontaire. Quel gâchis ! Il pourrait mieux utiliser son potentiel qu'en le gaspillant dans la dénégation, le refus ou la honte. Il la dégoûtait. Il perçut sa pensée et se leva d'un bond. Il ne pouvait en supporter plus. Il lui tourna le dos, ouvrit la lourde porte de bois de sa chambre et trébucha dans un tas de vêtements sales, mal empilé au pied du lit.

— À quoi ça te sert de fuir, dis-moi ? Est-ce plus facile de regretter plutôt que d'accepter ? C'est un fait : je suis un fragment de toi, tu ne peux te débarrasser de moi aussi simplement. La force à l'état brut t'effraie-t-elle autant que ça ?

— Tu ne peux pas comprendre, répliqua-t-il dans un murmure triste.

Elle eut un sourire moqueur. Un éclair traversa l'esprit du jeune homme : elle avait raison, il ne pouvait continuer à vivre ainsi. Il perçut une lueur maligne au fond de ses yeux. Il s'échappa de son regard : il était hors de question de la laisser entrer à nouveau dans sa tête. Elle s'étonna, mais, elle se reprit rapidement, toutes griffes dehors, prête à lui sauter à la gorge.

— Tu as raison, dit-il dans un large sourire. Fuir n'est pas une solution, car je passerais le restant de mes jours à me cacher de toi. Je n'en veux pas de ta violence.

— Qu'est-ce que ça change, ta volonté ? répliqua-t-elle, sarcastique.

Il ne mordit pas à l'hameçon.

— Pars, hors de ma vue, je te refuse dans ma tête. Tu avais tort sur un point : tu ne fais pas partie de moi, ou, plutôt, ce n'est pas parce que tu fais partie de moi que tu m'es indispensable, dit-il.

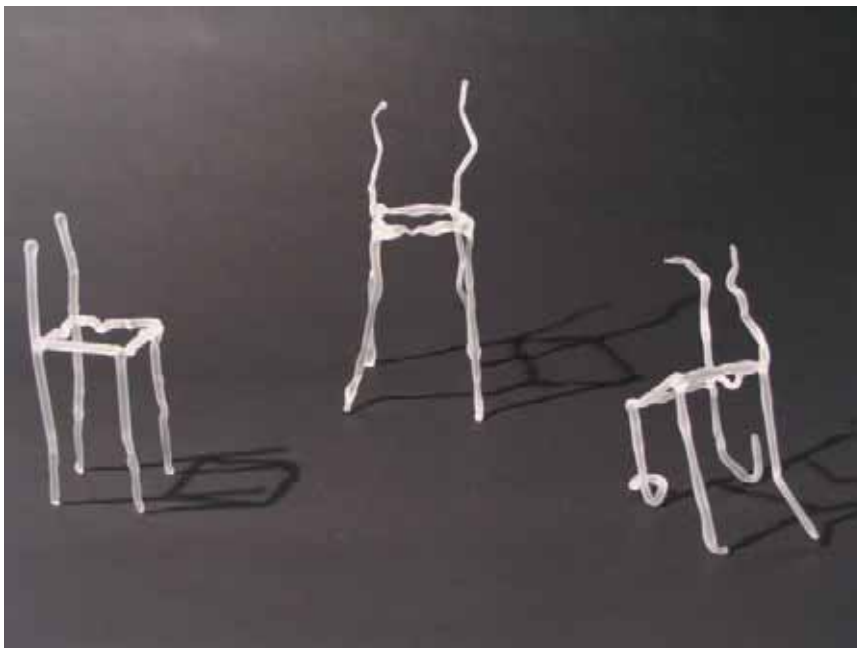
Il insista sur les derniers mots, tant et si bien appuyés qu'ils résonnèrent dans sa tête. Déroutée, elle sentit quelque chose glisser d'elle, doucement, tranquillement. L'eau limpide et claire coulait hors de son corps, presque apaisante. Puis, le filet d'eau devint ruisseau, sa vie s'étendait à ses pieds.

— Pars, tu n'existes pas, cria-t-il.

Dans un grondement, le ruisseau se gonfla en un torrent vite tari, et, soudain, un miroir se fracassa en elle. Elle disparut, devenue vapeur, sans laisser la moindre trace de son existence. Il sut qu'il ne la reverrait plus jamais, le cauchemar était terminé. Il s'écroula sur le lit et poussa un soupir de dépit et de soulagement. Quel étrange mélange de saveurs ! Il pensa que la vie était ainsi faite, qu'on devait se départir de certaines parties de soi pour gagner. Parfois, il avait tellement l'impression de se délester qu'il se sentait nu, sans aucune protection valable. C'était à des moments pareils que s'insinuait le doute tel un arrière-goût d'un mauvais breuvage. Ce qu'il était ardu pour lui de discerner sa propre nature de ce qui y était emprunté ! Il se sentait mieux maintenant, elle ne le hanterait plus, mais il conservait l'impression que rien n'était fini, que tout ne faisait que commencer. Il avait remporté une bataille, mais il restait toute une guerre à mener ! Une vague impression d'accomplir ce travail en vain l'emplit, un nuage sombre se profilait à l'horizon... Ce n'était qu'un point encore, il avait tout le temps d'y penser plus tard.

Éliane Paul-Hus
Métiers d'art, Verre

Rencontre



Judy Gordian

Arts et lettres

Trois étapes : une libération

Rien de ce qui est ne peut être à nouveau. Il faut sans cesse se **réinventer**. Pour ce faire, on rejette un passé lourd d'enseignements, on l'oublie. Et on refait ce qui fut, aveugles, manipulés.

Comme le métal, nos vies doivent être extraites de leur gangue impure. Elles doivent être purifiées avant de s'amalgamer. On doit en revenir à la base, aux origines. Oublier les douleurs de l'*enfance*, régler nos comptes avec **le passé**. Ce n'est qu'alors que l'or saura briller, et que le fer pourra être travaillé sans contraintes.

Tout comme moi, vous serez détruits, vous serez perdus, vous ne saurez plus ce que vous êtes. Vous tomberez sous les coups multiples avant d'enfin être capable de vous **LIBÉRER** des chaînes de votre morbide quotidien.

Comme l'oiseau, il suffit de quitter le sol, il faut accepter de quitter ce qui nous semble stable avant de s'avancer vers **autre chose**. Libérés des contraintes, nous saurons voler, être libre de notre Destin.

Je vais contre tout ce qui est, me refusant à suivre vos limites. Elles ne me concernent pas. Ne me concernent pas vos hypocrisies et vos jeux qui tuent l'âme ou le corps. Moi, **J'AVANCE**, quitte à blesser vos égos enflés. Je décide de ce que je suis, et ce que je suis, je le suis par moi-même.

Toutes les couleurs, nous devons arborer. Toutes nos vies, nous devons enchanter. Mais l'**enchantement** ne prenant racine qu'à l'enfance, devenons enfants pour enfin vivre. Partageons leur innocence, elle est directe, elle ne s'embarrasse pas de faux-semblants.

Ne dit-on pas que l'enfance est un âge béni ? N'affirme-t-on pas que la vérité sort de leur bouche d'innocence ?

Comme si l'arbre se mettait à marcher. Comme si la vie se mettait à exister. Comme si l'homme rencontrait son égal, comme s'il savait enfin l'accepter... J'ai retrouvé le **merveilleux** ; il a enfin descellé mes paupières. L'enfance m'est revenue...

Annie Paquin
Métiers d'art, Céramique

La bête noire I



La bête noire II



Définition du mot monstre d'après *Le Petit Robert*

MONSTRE [mɔ̃str] n. m. et adj. — 1120 « prodige, chose incroyable » ; lat. *monstrum* → montrer* (encadré).

I N. m. **A, 1.** (v. 1160) Être, animal fantastique (des légendes, mythologies). ⇒ **chimère, dragon**, etc. ◇ Animal réel gigantesque ou effrayant. « Une lionne vient, monstre inspirant la crainte » (La Fontaine). *Monstres marins* : grands cétacés. **2.** Être vivant ou organisme de conformation anormale (par excès, défaut ou position anormale de certaines parties de l'organisme). *On exhibait des monstres (ou des monstres prétendus) dans les foires. Les veaux à deux têtes, les moutons à cinq pattes sont des monstres. Monstre humain.* — *Étude des monstres.* ⇒ **térotologie**. **3.** (XIII^e) Personne d'une laideur effrayante. « Elle est extrêmement grasse [...], elle louche, enfin c'est un monstre » (Balzac). **4.** Personne effrayante par son caractère, son comportement (spécialement sa méchanceté). *C'est un monstre de cruauté. Un monstre d'avarice, d'ingratitude. Passer pour un monstre.* ◇ FAM. *Petit monstre!* se dit à un enfant. FEM. (PLAISANT) « Petite monstresse! » (Colette). **5.** LOC. LES MONSTRES SACRÉS : les grands comédiens (titre d'une pièce de Cocteau, 1940). **B.** (XVI^e) FIG. **1.** VX Chose bizarre, incohérente, formée de parties disjointes. **2.** MUS. Texte formé de syllabes quelconques que le compositeur remet au parolier comme canevas pour le rythme. **3.** AG PLUR. FAM. Objets résultant de l'activité domestique des particuliers (litterie, meubles, électroménager...) trop volumineux pour être ramassés par le service de collecte des ordures ménagères. *Service d'enlèvement des monstres.*

II Adj. (1846) FAM. Très important, immense. ⇒ **colossal, énorme, phénoménal, prodigieux.** *Un travail monstre. Un succès monstre.* ⇒ **bœuf.** « C'était une réclame monstre que le journaliste avait imaginée » (Maupassant).